



Lionel Traverse

a publié le 17 juin 2022

Le Vieux Paillason

C'était un vieux paillason, un très vieux et très humble paillason. Dans sa jeunesse, il devait être jaune. Maintenant il n'était que sale. Contrairement aux paillasons d'aujourd'hui, qui vous annoncent joyeusement la "Bienvenue", ou le nom de ceux qui vivent là, celui-ci n'avait jamais appris à écrire, et de toute façon il était devenu si mince que toute inscription aurait disparu depuis belle lurette. Sa périphérie avait bien encore un soupçon de pelage rêche mais en son centre on aurait presque pu voir à travers la peau de chagrin qui servait à dépoussiérer les semelles de ceux qui s'apprêtaient à entrer. C'est qu'il en avait vu des souliers. Il aurait pu facilement vous donner le poids et l'âge de celui ou celle qui s'essuyait les pieds, et pour vous impressionner il pouvait aussi vous dire la classe sociale du quidam. Nul aristo ne porterait des sabots à semelle de bois ! Il le savait aussi bien que personne. Et puis il connaissait tous les visiteurs qui auraient pu se présenter. Au fil des années il avait accompli sa tâche de protecteur du parquet de l'appartement du troisième étage à gauche, en cerbère infailible. Nulle poussière, gadoue, morceau de terre, feuille morte, vermine, nulle souillure quelconque n'avait pu pénétrer ce qu'il considérait être le château-fort dont il était le pont-levis. Le moindre petit morceau de caca-de-chien caché dans une rainure de semelle était intercepté. Ce paillason était le plus fidèle des fidèles paillasons du monde. Moi j'avais cinq ans et je l'aimais beaucoup car il m'avait sauvé la vie !



Nous habitons dans un immeuble de cinq étages, qui abritait deux appartements par étage. En face de chez nous vivaient Manou, Papum et Zaza. Zaza avait 8 ans. Au-dessus de chez Zaza vivait “La Charlotte”. La Charlotte avait au moins cent cinquante ans. Elle aurait pu être notre mémé-gâteau, mais à chaque fois que cette vieille dame nous rencontrait, il fallait lui faire la bise. Ce rituel de la double bise parisienne était incontournable. Cela piquait la joue, et laissait une humidité malvenue que nous ne pouvions décentement pas essayer d’un revers de manche sans être d’une impolitesse répréhensible. Cela sentait tout à la fois la verveine, le savon et le renfermé. Cette torture me donnait des angoisses chaque fois que je m’aventurais dans l’escalier, passage obligatoire pour rentrer chez nous. Charlotte me fichait la trousse, la frayeur insensée que seul un enfant peut avoir en face d’une bien bénigne vieille dame.

Un jour, je ne sais par quel hasard, je me trouvais seul devant la porte de chez nous attendant que quelqu’un arrive avec la clef. Probablement avais-je couru en rentrant de quelque courses pour devancer ma mère, échappant ainsi temporairement à sa surveillance dictatoriale. Dans les années cinquante les enfants pouvaient encore sortir seuls dans les rues de Paris sans s’exposer à trop de risques ; la guerre d’Algérie n’en était qu’à ses débuts et les combattants avaient encore de la décence. Je me retrouvais donc à attendre devant l’huis clos de notre humble demeure du troisième à gauche piétinant notre loyal paillason, quand, en bas de l’escalier, des ha-ha, snif-snif et triit-tiii, mêlés aux craquements gémissants que le colimaçon faisait sous les pas, se firent entendre et me prévinrent de l’arrivée imminente de la Charlotte. Plus ce boulevard se rapprochait de moi, plus il devenait oppressant. La bise mouillée de la Charlotte allait encore me frapper. J’étais piégé! Je n’aurais jamais dû



m'éloigner de Maman. Avec l'intensification du brouhaha de l'ascension de la Charlotte, le moment fatidique du bisou se rapprochait, et l'angoisse croissait en moi au point de m'envahir tout entier. Une frayeur étouffante s'était emparée de moi. Je fus littéralement pris d'une crise de panique. Comment échapper au supplice de la bise ? Elle devait être à l'étage juste en dessous maintenant, je l'entendais toute proche et la terreur me serrait la gorge. Où me cacher ? Si Maman était là, je pourrais m'escamoter derrière ses jupes et m'accrocher à une de ses jambes, un asile sûr où tout enfant sait qu'il peut se réfugier en cas d'alarme. Mais Maman n'était pas là et la Charlotte montait...

J'entr'aperçus à travers les barreaux en fer forgé de la rampe, son dos courbé se haussant péniblement, elle allait tourner la courbe de l'escalier hélicoïdal et me voir ! Elle portait son petit chapeau noir, dont la dentelle lui dissimulait les yeux, et qui laissait s'échapper quelques uns de ses rares cheveux blancs. Et malgré sa douce coquetterie, cette vieille dame me faisait l'effet de la fée Carabosse. Mon Dieu, aidez-moi ! Mon Dieu, cachez-moi ! Nulle part où m'éclipser ! Ah, si seulement je pouvais disparaître ! Au secours ! Dieu, faites-moi disparaître. Par pitié !

Si j'avais eu ne serait-ce que sept ou huit ans, j'aurais probablement pensé à grimper silencieusement au cinquième étage, à y attendre que La Charlotte soit entrée chez elle au quatrième-droite, et à redescendre sans faire de bruit, et sans joue humidifiée, pour retrouver subrepticement la sécurité de mon palier du troisième. Mais l'enfant que j'étais n'y songea pas une seconde. J'étais un petit lapin tétanisé face au grand méchant loup. C'est alors que j'eus tout à coup une idée véritablement géniale. À malin, malin et demi ; j'avais trouvé ma cachette. J'allais me dissimuler



sous notre vieux paillason. Intuitivement, c'est vrai, je me disais bien que ce n'était probablement pas la meilleure cachette au monde, mais je n'avais guère le choix. C'était soit notre paillason, soit celui de Manou, car aucun autre ornement ne décorait les paliers de notre immeuble. Or, pour atteindre le paillason de Manou, il m'aurait fallu traverser une zone à découvert où l'ennemi aurait facilement pu me repérer. De plus, notre paillason je le connaissais bien, je lui faisais confiance. En moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, je m'aplatissais sous ce tapis salvateur. Là, telle l'autruche, j'avais, c'était clair, sans aucune aide divine, bel et bien disparu ! À l'image d'une lettre ou d'une clé, j'étais devenu invisible sous la protection de notre essuie-pieds. C'est néanmoins tremblant comme une feuille, car au fond de mon petit être je gardais quand-même un vague sentiment d'incertitude sur la validité de cette cachette, que j'attendis immobile et silencieux, en retenant mon souffle.

Les flip-flap et les craaacs de l'escalier larmoyant sous la charge de La Charlotte se turent soudainement. Un lourd silence envahit le troisième étage. Pourquoi le vacarme ne reprenait-il pas avec la dernière étape de son ascension ? Pourquoi la Charlotte s'était-elle arrêtée sur notre palier ? Je l'entendais respirer péniblement, et je mourais de peur qu'elle ne me voie. Une éternité de sifflements, qui peu à peu s'estompaient, ne firent rien pour que je comprenne l'absurdité de mon havre. Elle pouvait très bien ne pas m'avoir vu. Pour moi, il n'était absolument pas certain qu'elle ait pu me découvrir. Elle reprenait juste son souffle, c'est normal à son âge, pensez : trois étages à pieds ! Mais quand-même cette pause-souffle commençait à s'éterniser et devenait suspecte. Et puis, finalement, Dieu eut probablement pitié de moi, car le miracle se



produisit : elle repartit à l'assaut de son quatrième et dernier étage sans avoir rien dit. Hourra ! Elle ne

m'avait pas vu ! Seul cet arrêt suspicieusement long me laissait un doute. Pour plus de sûreté, j'attendis encore un peu, juste au cas où elle se retournerait par inadvertance. Ayant entendu sa porte se refermer là-haut, je pus enfin sortir de mon repère. J'avais gagné ! Je regardais mon paillason longuement et tendrement. Je l'aurais embrassé. Il était devenu mon ami pour toujours et je le revois encore aujourd'hui, tout rugueux et usé qu'il était. Depuis, chaque fois que je me frotte les pieds devant une porte close, j'ai cette absurde pulsion fugace de me glisser sous la natte.

Ce n'est que beaucoup plus tard que j'ai réussi à me convaincre que cette pauvre vieille dame ne pouvait pas ne pas m'avoir vu. Je n'en ai jamais tenu rigueur à notre vieux paillason, il avait fait tout ce qu'il avait pu. Quant à Charlotte, miséricordieuse et sublime, elle avait laissé l'enfant sous son ridicule abri anti-grand-mère, et prétendant ne pas l'avoir surpris, elle lui avait évité le baiser qu'il redoutait tant. Ce baiser qui, pour elle, devait pourtant illuminer des jours obscurcis par la solitude et l'approche d'une échéance inéluctable.

L'homme que je suis devenu vous demande pardon, Charlotte.

Je vous embrasse bien fort, Charlotte.